Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 4 (1896)

Heft: 14

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I. Bibliographie française.

Théorie de l'âme humaine, *par* J.-E. ALAUX; *Paris, F. Alcan, 1 vol. in-8°, 1896, 10 fr.*

M. Alaux, professeur de philosophie à la Faculté d'Alger et auteur de nombreux ouvrages philosophiques très estimés, est un spiritualiste très convaincu, mais indépendant, qui considère le matérialisme et le spiritualisme comme deux solutions contradictoires d'un problème « mal posé », et qui cherche à le poser bien et surtout à le résoudre franchement, loyalement, sans escamotage des difficultés. Soit qu'il s'agisse de la vie présente, soit qu'il s'agisse de la vie future, la question de l'âme est certes l'une des plus importantes qui puissent préoccuper l'esprit humain; et si M. Alaux peut l'éclairer d'une lumière nouvelle, on ne pourra que lui en être profondément reconnaissant. Son livre, qui sort des sentiers battus, est bienfaisant par ses conclusions, dans lesquelles la vie future et l'immortalité de l'âme sont affirmées et démontrées.

Il rejette énergiquement la théorie du « composé humain » de Thomas d'Aquin, et, tout en admirant ce philosophe, il ne partage aucunement le petit engouement dont les néo-scolastiques d'aujourd'hui font étalage; il ne craint pas de discuter Thomas d'Aquin et de le réfuter (p. 53-65). Il se sépare aussi des hypothèses de Malebranche, de Leibniz et d'Euler; il repousse les *causes occasionnelles,* l'*harmonie préétablie* et l'*influx physique* (p. 491). Il professe que, outre notre corps

terrestre ou grossier, nous avons un corps céleste ou éthéré, dont notre âme ne saurait être séparée. « Notre véritable corps, dit-il, est d'une matière subtile, invisible aux grossiers organes du corps terrestre dont nous sommes pour un temps les captifs. Nous le portons toujours avec nous, ce corps éthéré, le renouvelant et le modifiant sans cesse, lui imprimant à chaque instant la forme de notre propre être : céleste corps, que la mort, qui nous délivre du corps terrestre, ne nous ôte pas, mais au contraire nous rend, et, le dégageant des conditions auxquelles il est assujetti, restitue à notre perception comme à notre libre usage... La vie terrestre est pour chacun de nous ce qu'elle doit être, ce qu'il faut qu'elle soit: la juste conséquence de son passé, l'épreuve qu'il a méritée, qu'il s'est infligée à lui-même... Nous sommes, nous habitants de la terre, des réincarnés: vieux damnés qui gémissons, et ne savons pas, tout souffrants que nous sommes, nous rendre dignes d'être un jour les membres que nous devons être de l'humanité céleste, de la société des Saints qui voient Dieu. » (p. 540-541.)

M. Alaux réfute les matérialistes, pour qui « la vie humaine commence à la naissance et finit à la mort, sans rien qui la précède ni qui la suive ». (p. 549.) Il réfute aussi le système papiste qui étend notre vie au delà du tombeau pour la récompense ou la peine définitive et éternelle à la suite d'une épreuve unique, l'épreuve de notre vie présente sur la terre avec ses « injustifiables et inexplicables inégalités ». (p. 551-552.) « N'y aurait-il pas un troisième système, dit M. Alaux, système moins triste que le premier, moins arbitraire que le second, moins désolant et aussi plus juste, non moins ancien que les deux autres, et qui se rattache comme le second aux grandes traditions religieuses de l'humanité? »

Ce système, il le résume ainsi: L'âme est une puissance ou une substance. Les substances sont des puissances, coéternelles en la Puissance infinie, des virtualités comprises dans la virtualité suprême, qui est l'être: essentiellement raisonnables et libres, mais d'une raison et d'une liberté latentes jusqu'à l'heure où la conscience leur en est devenue possible: visibles à peine chez l'animal, manifestes à degrés inégaux chez l'homme, pleines et entières chez l'être supérieur, l'ange ou le dieu. L'être se développe et croît par un progrès régu-

lier, jusqu'à ce que, de degré en degré, il ait dégagé sa liberté avec sa raison latentes. Tant qu'il est encore au-dessous de l'être raisonnable et libre, il est au-dessous de la souffrance comme du péché, au-dessous du mal: sensible au seul besoin, et à la seule joie du besoin satisfait. L'univers, dont les monades composantes sont des êtres sourdement sensibles régis par des instincts qui sont leurs attractions et leurs affinités toujours satisfaites, est le théâtre d'un sourd bonheur, immense, universel. C'est la première phase de l'être.

Vient ensuite, plus haut, à un point qui ne saurait être fixé, la phase de la liberté déployée, où le progrès régulier cesse. Deux cas se présentent.

L'être, devenu libre, ne pèche pas: il traverse, toujours ferme et sans faillir jamais, par une suite de transformations qui ne sont pas des morts, tous les degrés de l'épreuve, s'élevant, dans un monde harmonique, d'une animalité heureuse à une humanité heureuse, où le succès de l'épreuve le préserve de la souffrance, et d'où il mérite de sortir ange. C'est l'évolution telle que Dieu la veut. — Mais elle peut se faire autrement. L'être, s'étant élevé d'une animalité heureuse à une humanité heureuse aussi à l'origine, devenu libre, pèche, tombe dans le malheur, redescend à l'animalité, mais celle-ci désormais souffrante, et d'où il faudra qu'il remonte à l'homme, qu'il monte à l'ange, par une suite de transformations qui sont autant de morts. Telle est l'évolution dans les mondes inharmoniques dont le nôtre fait partie, dans la nature que le péché nous a faite: le progrès régulier a cessé, l'être croît et décroît, monte, descend, s'élève à l'ange, s'abaisse à la bête, oscille autour de l'état d'homme, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous, lutte, souffre: c'est la phase humaine, celle où Dieu, sans jamais abandonner l'âme à elle-même, l'invite à coopérer avec lui, la laisse agir et l'attend, prêt à lui tendre la main quand elle s'éloigne et se perd, à l'accueillir quand elle arrive; c'est, dans les succès comme dans les revers, la phase de la guerre entre le bien et le mal: c'est la crise de l'être.

Enfin le bien triomphe, et c'est la troisième phase, celle du couronnement de l'être devenu parfait, celle de la divinisation de l'être.

Chaque degré d'être, de la sensibilité la plus humble à la plus haute raison, est un degré d'activité consciente: le dernier

degré, félicité suprême, où nous porte lentement mais sûrement la pratique du bien, est pour chacun la conscience de son plein être, dans la société des parfaits unis entre eux et avec Dieu d'un éternel amour (p. 553—555).

Tel est le fond de la pensée de M. Alaux. Il la développe longuement en ce qui concerne l'âme, son intelligence, sa sensibilité et sa volonté. Peut-être même tombe-t-il dans des redites qui sont du délayage plutôt que des démonstrations. L'ouvrage gagnerait certainement en clarté et en vigueur à être raccourci et plus encore à être mis en une forme plus serrée et plus didactique. Certaines formules sont obscures et difficiles à saisir, par exemple : « Dans le fait de conscience, la conscience n'est que la forme, non la matière » (p. 11); « Tout être est pour soi-même esprit, et pour autrui matière » (p. 499); etc. Quoi qu'il en soit, l'auteur termine son savant volume par une page d'une grande élévation, dans laquelle il résume sa conception de l'univers et indique le rapport qu'il conçoit entre le monde et Dieu (p. 555-557). Bref, « nous venons de Dieu, et nous allons à Dieu. Tout être est une participation de l'être divin : notre dernière fin est la conscience de cette participation : la vision de Dieu, avec la coopération à l'œuvre de Dieu. Telle sera la perfection de notre être : un partage de la vie divine, une communication de l'infini, mais sous la forme du fini, dans le déploiement et le mouvement continu d'une activité personnelle : une toute-puissance de l'intelligence pour la conception, de la volonté pour l'action, de la sensibilité pour l'admiration, l'amour et le bonheur ». (p. 557.)

Urbi et Orbi, à Rome et à l'Univers chrétien ; *Genève, Privat, 1895, 1 vol. in-8°, 279 p.*

L'auteur, J.-F. Privat, s'est posé consciencieusement cette question : « Est-il une seule des communions chrétiennes qui puisse prouver que son enseignement soit exempt d'erreur, et qui, avec la vérité et la charité, possède une constitution propre à produire dans l'Eglise l'unité nécessaire pour convertir le monde à l'évangile ? » Il a essayé d'y répondre, de 1834 à 1836, et ses efforts, si honnêtes, si loyaux, si profon-

dément sincères, nous touchent d'autant plus qu'ils ont été douloureux. Ce spectacle d'une âme inquiète, tourmentée, qui cherche sa voie, est noble et émouvant, et nous ne pouvons que rendre hommage à tant de piété et de bonne foi.

Malheureusement, l'auteur ne connaissait pas assez les éléments du problème qu'il essayait de résoudre. Il n'avait devant les yeux que le protestantisme et le catholicisme romain : le protestantisme, qui était sa religion à lui, mais qui, étant données ses divisions et ses contradictions, ne lui paraissait plus une Eglise ; le catholicisme romain, qui l'attirait par son apparente unité, mais qui le repoussait par ses erreurs, par ses abus et par ses vices. L'auteur n'avait évidemment aucune notion du catholicisme de l'Eglise primitive, qui n'est ni le protestantisme, ni le romanisme. Tiraillé entre les deux extrêmes, entre le système de l'individualisme à outrance et celui de l'autoritarisme à outrance, il ne savait lequel choisir. Il aurait certainement consenti à entrer dans l'Eglise romaine, si le pape lui avait permis d'y conserver ses convictions anti-papistes. Il a eu la naïveté d'adresser un Mémoire au pape, pour lui demander son avis, et pour lui proposer de « créer dans le sein de l'Eglise catholique de nouvelles Eglises qui dépendissent d'elle, et qui, par leur simplicité et leur conformité à la primitive Eglise, facilitassent aux protestants pieux et fatigués des variations constantes de la Réforme, le moyen de rentrer dans l'Eglise-mère ! » « Ces Eglises, ajoute-t-il, préviendraient par cela même le schisme de beaucoup de catholiques, qui, dégoûtés des abus, sont affligés de ne voir dans leur communion qu'un culte sans vie. Ces nouvelles Eglises prendraient universellement pour profession de foi l'Exposition de la foi catholique par Bossuet, qu'on pourrait peut-être légèrement modifier... Il y aurait la même différence entre les catholiques appartenant aux anciennes Eglises et ceux qui tiendraient aux nouvelles, qu'il y avait dans l'Eglise primitive entre les chrétiens attachés au culte lévitique et les chrétiens qui, unis aux payens convertis, n'observaient plus la loi cérémonielle » (p. 75-82) ; etc.

Nous nous demandons comment il peut exister des protestants aussi ignorants des choses papistes, aussi disposés à favoriser Rome et même à entrer dans l'Eglise romaine sans en connaître ni les dogmes ni la discipline, et vraiment aussi

naïfs, aussi dénués de méthode et de critique tout en professant le libre examen. Le pape a dû se livrer à un rire homérique en lisant (s'il l'a lu) le Mémoire de l'excellent et candide M. Privat. Son livre a été du moins l'occasion de trois lettres intéressantes : l'une, du pasteur Ad. Bauty, qui aurait dû l'éclairer sur les vrais sentiments de Rome (p. 113-118) ; une autre de Vinet, pleine de bon sens et d'élévation ; une troisième enfin de l'abbé de Bonnechose (futur cardinal), qui, au lieu de faire l'éloge de l'Eglise *romaine*, dissimule habilement, et se borne à mentionner « l'Eglise nécessairement une, universelle et perpétuelle dans ses dogmes et dans son sacerdoce, c'est-à-dire l'Eglise *catholique,* dont le chef est *Jésus-Christ* » (p. 139-140) ; il ne disait pas le pape !

Cet ouvrage n'a pas d'autre valeur que de nous faire assister aux tergiversations pénibles d'une âme de bonne foi, incapable d'atteindre par elle-même à la lumière et à la certitude. Il nous montre aussi la nécessité d'une méthode stricte et d'un criterium ferme, si l'on veut mener à bonne fin la question de l'union des Eglises. Quels immenses progrès cette question n'a-t-elle pas faits depuis 1835 ! On les voit en lisant ce volume. Terminons cette analyse par un passage de la lettre du pasteur Bauty, passage qui est toujours actuel et que protestants et anglicans feront bien de relire souvent : « Rome n'éteindrait pas un cierge pour ramener les Eglises qui l'ont abandonnée, ses théologiens nous l'ont souvent déclaré. Oui, cette même Eglise, qui a emprunté au paganisme plusieurs de ses rites afin de gagner les nations barbares et idolâtres, ne ferait pas la plus petite concession aux peuples civilisés et chrétiens qui se séparèrent d'elle il y a trois siècles. Disons que cette conduite lui est dictée par ses prétentions à l'infaillibilité et qu'elle ne pourrait, sans y renoncer et par conséquent sans se suicider, rebrousser d'un seul pas. S'il faut même vous l'avouer, je serais fort surpris que l'on vous fît une réponse. Rome ne capitule pas, et ne se donne plus la peine de le dire ». (p. 117.)

Donc, si l'on est pratique, ce n'est pas à une union avec Rome qu'il faut songer, mais bien à une lutte contre Rome, non contre ses adhérents de bonne foi, mais contre ses erreurs et contre ses habiles intrigues.

E. M.

Mythes, Cultes et Religions, *par* A. Lang; *trad. de l'anglais par L. Marillier; Paris, Alcan, 1896, 1 vol. in-8°, 10 fr.*

L'ouvrage paru en 1887 sous le titre de *Myth, ritual and religion,* vient d'être traduit en français. C'est moins une étude objective et désintéressée des faits qu'une œuvre de critique et de polémique. L'auteur a voulu démontrer, avec un luxe surabondant de détails, que ce qui nous paraît irrationnel et absurde dans les légendes de l'antiquité, est une survivance de l'état sauvage. En présence du fait qu'au milieu des conditions contingentes les plus variées, des phénomènes se produisent avec des caractères semblables, il renonce à expliquer les phénomènes par l'action des circonstances locales et temporaires, et il est ainsi conduit à rattacher le détail des croyances et des rites au fonctionnement des grands mécanismes psychologiques.

«Il y a, dit M. Marillier, — et peut-être est-ce la plus importante vérité que l'étude comparée des religions aura permis de dégager, — il y a une religion commune à toute l'humanité, une mythologie qui est fondée sur des idées, des manières de comprendre et de sentir qui sont les mêmes pour tous les hommes, quelle que soit la race ou la nation à laquelle ils appartiennent. Partout l'esprit humain a eu tout d'abord vis-à-vis des phénomènes de la nature la même attitude, partout les hommes se sont posés sur eux-mêmes les mêmes questions, partout ils y ont donné les mêmes réponses. Les conceptions religieuses de deux peuples qui sont parvenus au même stade de l'évolution sont toujours en leur fond identiques, et cette identité est facile à saisir sous les différences superficielles de forme et de langage qui la voilent bien souvent. Les idées dont sont tissés les mythes diffèrent d'un stade à l'autre en complexité et en raffinement; elles ne diffèrent pas de nature, les unes sont le prolongement, l'aboutissement naturel des autres. Mais cette identité cependant est d'autant plus frappante que nous avons affaire à des conceptions plus grossières et plus simples, à des conceptions comme embryonnaires encore; à mesure qu'elles deviennent plus complexes et plus raffinées, elles se différencient, elles s'individualisent.[1])»

[1]) P. XIV-XV.

Donc cet homme abstrait ou général que les XVIIe et XVIIIe siècles ont admis, et que le XIXe siècle a tant raillé dans son engouement pour la couleur locale et pour les détails pittoresques, est un fait aux yeux des savants d'aujourd'hui. Non seulement il y a des individus, il y a aussi un esprit humain ; et l'humanité, livrée à elle-même, se répète elle-même sans cesse; ses créations inconscientes sont jetées dans un moule à peu près le même, et les façons dont elles se diversifient sont elles-mêmes réglées par des lois qui s'observent partout et qui chaque jour sont mieux connues.

Les mythes sont donc des symboles naturels du sentiment religieux, et c'est à ce point de vue qu'il faut les étudier. « Les mythes indiens, grecs, égyptiens ou scandinaves ne diffèrent point dans leurs traits essentiels, dit M. Marillier, des mythes des Zoulous, des Maoris, des Tlinkits ou des Esquimaux; c'est que les ancêtres des Indiens et des Grecs, des Egyptiens et des Scandinaves ont créé leurs mythes alors que leur état mental était analogue à celui des Zoulous ou des Esquimaux ». Dès lors, la thèse est celle-ci: Les ressemblances continuelles constatées entre les traditions théogoniques des races les plus lointaines, s'expliquent non pas en raison de relations internationales généralement impossibles, mais par le fait que des états d'esprit analogues ont suscité l'éclosion de légendes identiques. C'est donc à la psychologie qu'il faut avant tout recourir pour une saine étude de la mythologie, et non à de prétendues confusions de mots, encore moins à une sorte de maladie du langage. Les interprétations purement philologiques s'effacent aujourd'hui devant les interprétations psychologiques. E. M.

II. Deutsche Bibliographie.

Beiträge zur Vorgeschichte der Christkatholischen Kirche der Schweiz, *von Bischof Dr.* Ed. Herzog; *Bern, Wyss, 1896, in-8°, 107 S., Fr. 1. 50.*

Sehr interessant und wichtig ist dieses Buch, dessen Inhalt folgender ist: A. Erinnerung an Prof. Dr. Walther Munzinger;

B. Aktenstücke und Quellen zur Vorgeschichte der christkatholischen Kirche der Schweiz; — Am Vorabend des Konzils, 1869; — Katholische Stimme aus den Waldstätten; — Die vatikanischen Dekrete, 18. Juli 1870; — Tragweite der vatikanischen Dekrete, eine protestantische Äusserung aus dem Jahre 1871; — Protest der Diöcesankonferenz des Bistums Basel gegen die vatikanischen Dekrete, 8. September 1870; — Promulgation der vatikanischen Dogmen durch Bischof Lachat; Hirtenbrief vom 6. Februar 1871; — Exkommunikation des Strafhausgeistlichen J. B. Egli in Luzern, 10. März 1871; — Katholikenversammlung in Luzern, 31. März 1871; — Kathol. Laienversammlung in Solothurn, 29. April 1871; — Katholikenversammlung in Bern, 1. Mai 1871: — Katholikenversammlung in Baden (Aargau), 7. Mai 1871; — Katholikenkongress in Solothurn, 18. September 1871; — Katholikenkongress in München, 22.—24. September 1871; — Offener Brief an Bischof Lachat, erschienen im „Bund", 28. September 1872; — Exkommunikation des Pfarrers Paulin Gschwind in Starrkirch, 26. Oktober 1872; — Prof. Dr. Munzinger an Prof. Dr. Reinkens in Breslau; — Beschluss der Diöcesankonferenz des Bistums Basel betreffend das Unfehlbarkeitsdogma und die Verantwortung des Bischofs Eugen Lachat, 19. November 1872; — Katholische Volksversammlung in Olten, 1. Dezember 1872; — Andere Kundgebungen gegen die vatikanischen Dogmen, Dezember 1872; — Amtsenthebung des Bischofs Eugen Lachat, 29. Januar 1873; — Proklamation der fünf die Amtsentsetzung des Bischofs Lachat verfügenden Diöcesanstände, 29. Januar 1873; — Ausweisung des Bischofs Mermillod, 17. Februar 1873; — Der jurassische Kirchenkonflikt, 1873; — Schlusswort.

Die vorliegende neueste litterarische Publikation des Herrn Bischofs Dr. Herzog ist sehr dankenswert, unentbehrlich für jeden, der die Geschichte der altkath. Kirche der Schweiz kennen lernen will, und sie kann als interessante Lektüre zur Stärkung altkath. Gesinnung allen unseren Glaubensgenossen und auch denjenigen Andersgläubigen, welche die religiöse Entwicklung unserer Tage aufmerksam verfolgen, aufs wärmste zu eingehender Kenntnisnahme empfohlen werden. Gleich empfehlenswert sind folgende, im nämlichen Verlage veröffentlichte Schriften des Herrn Bischofs Dr. Herzog: Über Religionsfreiheit in der helvetischen Republik (Rectoratsrede zum Stiftungsfest der Berner

Hochschule am 15. November 1884), Vortrag über Thaddäus Müller, gehalten am 11. April 1886 in Luzern, ferner: Gemeinschaft mit der Anglo-amerikanischen Kirche, Beobachtungen und Mitteilungen, sowie ein Vortrag über Bruder Klaus, gehalten am 20. März 1887 in Luzern.

Geschichte des alten Morgenlandes *von Dr.* FRITZ HOMMEL, *o. ö. Professor der semitischen Sprachen in München. Mit 6 Abbildungen und einer Karte des Morgenlandes. (Sammlung Göschen, 43). Stuttgart, G. J. Göschen'sche Verlagshandlung, 1895. 168 Seiten, 8°. (Preis gebunden Mk. —. 80.)*

Der auf dem Gebiete der altorientalischen Geschichte besonders durch seine umfangreiche „Geschichte Babyloniens und Assyriens" bekannte Verfasser bietet hier in kürzester Fassung einen Abriss der Geschichte des alten Morgenlandes, d. h. Westasiens und Ägyptens, der keine streng gelehrte Form trägt, sondern für ein grösseres gebildetes Publikum bestimmt ist, aber gleichwohl durchweg die selbständigen Studien und Forschungen des Verfassers erkennen lässt. Die einleitenden Paragraphen orientieren u. a. auch über die Geschichte der Entzifferung der Keilschrift und der Hieroglyphen. Die Geschichte des Volkes Israel ist innerhalb der allgemeinen Geschichte der orientalischen Reiche, so wie sie in dieselbe verflochten erscheint, mit verhältnismässiger Ausführlichkeit behandelt und erhält innerhalb dieses Rahmens ihre zeitgeschichtliche Beleuchtung. Dabei hält Hommel an der historischen Glaubwürdigkeit der alttestamentlichen Bücher fest, so gut ihm auch die neueren Umdichtungen der hebräischen Geschichte durch Wellhausen u. a. bekannt sind, und als Spezialist auf dem Gebiete der assyrisch-babylonischen Forschung ist er imstande, aus diesen Quellen die biblischen Angaben zu bestätigen. Bezüglich des Pentateuchs schliesst er sich allerdings, wenn auch in massvoller Weise, den modernen Hypothesen über seine Zusammensetzung an, hält aber gleichwohl an der historischen Zuverlässigkeit desselben als Geschichtsquelle fest.

Das Büchlein kann allen, die nicht in der Lage sind, umfangreichere Werke zu studieren, zur nützlichen Orientierung

über den gegenwärtigen Stand der Kenntnis der Geschichte des alten Morgenlandes dienen, der zum Teil erst auf Grund von Entdeckungen neueren und neuesten Datums gewonnen wurde. Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Der Konsekrationsmoment im heiligen Abendmahl und seine Geschichte. *Von* JOHANNES WATTERICH, *o. ö. Professor der Geschichte a. D., Dr. phil. et theol.; Heidelberg, Karl Winters Universitätsbuchhandlung. 1896. Broch. 9 Mk., geb. 11 Mk.*

Der Verfasser dieser Schrift hat im Jahre 1889 *das heilige Abendmahl überhaupt* zum Gegenstand einer exegetischhistorischen Untersuchung gemacht und, ausgehend von dem Gesamtplan der Erlösung und der dem israelitischen Volke zustehenden repräsentativen Aufgabe, in dem „Passah des Neuen Bundes" in völlig neuer Weise die Stellung präcisiert, welche in der Heilsordnung des Neuen Testamentes, nach der durch sein ganzes öffentliches Wirken hindurch erkennbaren Absicht Jesu, dem heiligen Abendmahle zukommt. Nunmehr liegt uns das Ergebnis seiner Forschung über eine das Abendmahl betreffende *Einzelfrage,* und zwar die allergewichtigste, vor: über die Konsekrationsform Jesu, der Apostel und der folgenden christlichen Generationen. Diese Frage ist auffallenderweise in wissenschaftlichem Sinne noch nie gestellt, geschweige gelöst worden.

Zuerst führt der Verfasser den exegetischen Nachweis, dass der Abendmahlsbericht, wie ihn die Synoptiker und Paulus ergeben, den von dem Herrn befohlenen und in seinem Erfolg gewährleisteten Charakter der Feier als eines die Wirklichkeit enthaltenden *Dramas* und den im Berichtswort *„Er segnete"*, nicht in den Herrenworten markierten *Konsekrationsakt* mit aller Bestimmtheit verbürgt. Sodann wird aus offenliegenden Thatsachen der frühesten nachapostolischen Zeit (Didache und Clemens von Rom) eine Trübung im Verständnis der beiden bedeutsamsten Berichtsworte („segnete" und „zu Meinem Mahnopfer") und in der Anschauung vom Zweck der Feier festgestellt. Die Folge der Trübung war die, dass man, nachdem der wahre Konsekrationsmoment in der falschen Deutung „Er danksagte" unkenntlich geworden, sich genötigt wähnte, eine Notform von

Konsekration, *das Gebet* um die Konsekration nach dem Abendmahlsbericht, *die Epiklese,* eigenmächtig zu schaffen. Als Zeuge dieser nachapostolischen Konsekrationform schon für den Anfang des 2. Jahrhunderts tritt, nach sorgfältiger Richtigstellung der bezüglichen, bisher zu oberflächlich genommenen, Aussagen *Justin der Märtyrer* auf; ihm schliesst sich für das 3. Jahrhundert *Irenæus von Lyon* enge an. Bemerkenswert ist dabei die, als Spur eines eingeschlichenen Missverständnisses, schon bei Justin zu Tage tretende Zwittererscheinung, dass das Hauptwort „Eucharistie" meist im Sinne von „Segnung" = Konsekration, das Zeitwort „eucharistieren" im Sinne von „danksagen" gebraucht wird, ein Durcheinanderschillern und -irren einander widersprechender und aufhebender Gedanken, das, eine Folge des πρῶτον ψεῦδος, sich unter allerhand Gestalten um die Konsekration Jahrhunderte lang hinrankt.

Wie nun Justin und Irenæus, jeder, die Gleichheit der Konsekrationsform durch die Epiklese zugleich für Ost und West bezeugen, so steht *dieselbe* in der vornestorianischen Liturgie der Apostolischen Konstitutionen, mit welcher die der Kirche von Jerusalem, die des Basilius, die des Chrysostomus fast aufs Wort identisch sind, für das 5. und 6. Jahrhundert in offizieller Fassung vor uns. Dazu kommt noch, dass dieselbe, nach den Zeugnissen der afrikanischen und der mailändischen Kirchenväter, also von nirgendwo andersher, als von der abendländischen Mutterkirche *Rom* empfangen, in Afrika und Mailand ebenfalls keine andere war. Endlich erklärt sich die auf die *Herrenworte* des Abendmahlsberichts als Konsekration verirrte theologische These der nachirenæischen Zeugen: Tertullian, Clemens von Alexandrien und Origenes, sowie des von letzterem beeinflussten Morgen- und Abendlandes (Gregor von Nyssa, Chrysostomus, Ambrosius, Augustinus) sehr einfach. Schon durch das offizielle Zeugnis der in diesem Punkte überall gleichlautenden Liturgien selbst widerlegt, ist sie auch durch die erdrückende Mehrheit der mit den Liturgien übereinstimmenden Zeugnisse, manchmal durch solche bei dem gleichen Kirchenvater (Origenes, Ambrosius, Chrysostomus, Cæsarius) entwertet. Sodann aber ist sie, genau betrachtet, nichts anderes als die von den Bahnbrechern Justin-Irenæus einmal geprägten Worte *„Logos Gottes" selbst, irrtümlich vom Standpunkt fortgeschrittener trinitarischer Spekulation gelesen!* So löst sich aller

Schein, als ob jemals zu Rom und im Abendland in den ersten 5 Jahrhunderten eine vom Morgenland abweichende Konsekrationsform in Übung gewesen sei.

Der hieraus, wie auch aus allgemeineren Verhältnissen, die der Verfasser eingehend entwickelt, gesicherte Thatbestand der konsekratorischen Epiklese im Abendland und seinem Centrum Rom würde freilich durch zwei Schriften, welche man bisher als Hauptstützen für das hohe Alter der neurömischen Konsekrationsform verwandt hat, ernstlich in Frage gestellt sein. Es sind das die pseudoambrosianische Schrift De sacramentis und das angebliche Sacramentarium Leonianum. Watterich zeigt aber, dass die erste dem 6., das Sacramentar sogar erst dem 7. Jahrhundert angehört.

Und nun hat er die Bahn frei, um das Problem des Ursprungs der modernrömischen Konsekrationsform zu lösen. Die Vermutung, Gregor I., der Schöpfer der nach ihm genannten Choralbücher, möchte wohl auch der Urheber der neurömischen Konsekrationsform sein, weist er auf Grund urkundlich römischer Bezeugung, die dem grossen Papst nur eine Nebenrolle bei der „Reform“ des Messtextes zuteilt, zurück. Die in jenem Zeugnisse enthaltene Angabe, *Gelasius I.,* gerade ein Jahrhundert vor Gregor, sei *der eigentliche Urheber der neuen Konsekrationsform* gewesen, bringt dann der Verfasser durch eine Reihe bisher teils ganz übersehener, teils ungenügend gewürdigter, besonders *römischer Nachrichten* zur vollen Evidenz. Eine derselben ist die von Gelasius selbst zweimal bezeugte Existenz der konsekratorischen Epiklese in der römischen Liturgie, und dann das im Jahre 49⁵/₆ (offenbar im innern Zusammenhang mit seinem Indexdekret) *von Gelasius* herausgegebene, *die Umwälzung der alten Form in die neue* („Canon“) *enthaltende Sacramentarium,* seltsam genug das älteste überhaupt auf uns gekommene römische Sacramentarium! Achtzig Jahre früher steht auch Papst Innocenz I. in seinem Brief an Decentius von Gubbio für das Vorhandensein der konsekratorischen Epiklese in der römischen Kirche ein. Gregors I. Anteil an dieser „Reform“ bezüglich des textuellen Aufbau's beschränkt sich auf eine knappere Fassung des Gelasianum's und auf die Verlegung der bei Gelasius dem Vaterunser vorausgehenden Brotbrechung hinter dasselbe.

Die altgallische Liturgie, reichlich bezeugt und vertreten für das 2.—4., wie für das 5., 6. und 7. Jahrhundert (von Irenæus bis Hilduin von St. Denys, und von den Sakramentarien von Auxerre[1]-Reichenau, von Autun, von Auxerre[2]) bietet die konsekratorische Epiklese in der abendländischen Form, die Gallien, ganz wie Afrika und Mailand, unzweifelhaft von Rom empfangen hat, beurkundet aber vom 6. Jahrhundert an zugleich das sehr langsame Eindringen des Gelasianischen „Canon". Dasselbe ist für Britannien und Irland ersichtlich aus den dem 5.—7. Jahrhundert angehörenden Trümmern der altbritischen und altirischen (aus Gallien empfangenen) Liturgie (Stowe Missal).

Wie die Sendlinge Gregors I. an die Angelsachsen vom Beginn des 7. Jahrhunderts an auf den britischen Inseln mit Hülfe des weltlichen Arms die altchristliche Epiklese unterdrückten, so that Bonifatius im 8. Jahrhundert in Gallien und den Rheinlanden durch Pipin und Karl den Grossen.

Endlich hat Watterich festgestellt, dass auch die spanische Kirche von jeher die altchristliche Liturgie, wie sie in Mailand und Gallien bis auf Karl den Grossen bestanden, gefeiert hat, und dass das sogenannte „*Mozarabische Messbuch*" eben *die altspanische Liturgie selbst* mit der konsekratorischen Epiklese ist, das einzige noch vollständig erhaltene altchristliche Sakramentarium in abendländischer Fassung! Gregor VII. hat diese altchristliche Liturgie, die einst von Rom nach Spanien gekommene, mit Hülfe der Fürsten gestürzt und das Gelasiano-Gregorianum eingeführt. — So hat der christliche Erdkreis für die bis zum Ende des 5. Jahrhunderts allerwärts bestehende konsekratorische Epiklese Zeugnis abgelegt, und das bis dahin über den vorgelasianischen Zeiten waltende Dunkel in Sachen der abendländischen Liturgie ist im Kernpunkt licht geworden.

Überraschend sind die Resultate, die die mühsame eindringende Forschung zu Tage gebracht hat. Der Verfasser bietet sie in einer auch für wissenschaftlich gebildete Nichttheologen klaren angenehmen Darstellung. Seine Versicherung, die Wahrheit allein, ohne jede Tendenz, gesucht zu haben, besteht vor dem unbefangenen Leser die Probe. Den Gang der Untersuchung im Einzelnen durch die Fülle von Thatsachen thut man gerne mit: handelt es sich doch um das Allerheiligste der Christenheit.

Die Quellen sind alle, teils in den Noten, teils in den Beilagen, im Originaltext mitgeteilt, teils in deutscher Übersetzung der Darstellung eingefügt. — Widerspruch, energischer Widerspruch wird ja, wie die Dinge heutzutage liegen, nicht fehlen; aber wir meinen, der Verfasser wird Rede und Antwort stehen.

Um dem Vorwurf öder Kritik keinen Raum zu lassen, ist auf Grund der gewonnenen Resultate *ein Entwurf der christlichen Liturgie* mit *wiederhergestellter apostolischer Konsekrationsform* (Vorbemerkungen, Schema und Liturgie) als 42. Beilage mitgegeben, wovon das dem Abendmahlsbericht in der Liturgie unmittelbar folgende, den Gedenkbitten vorangehende „*Hohepriesterliche Opfergebet Jesu Christi*“ (vom Priester feierlich laut zu sprechen) ein besonderes Interesse in Anspruch nimmt.

Das am Schluss gegebene sehr genaue Namens- und Ortsregister erleichtert den Gebrauch des Buches wesentlich.

Die Ausstattung desselben ist, wie von der Verlagshandlung nicht anders zu erwarten, eine vorzügliche. Y.

Die abendländische Messe vom fünften bis zum achten Jahrhundert, *von Prälat Dr. Ferdinand* PROBST, *Domherr an der Kathedralkirche und Professor an der Universität Breslau. Münster i. W. 1896. Aschendorffsche Buchhandlung. SS. XV. 444. Mk. 9.50.*

Bekanntlich hat es bis in die jüngste Zeit eine Geschichte der christlichen Liturgie noch nicht gegeben, die den wissenschaftlichen Anforderungen entspräche. Diesem Mangel, der nichts Geringeres als die klaffendste Lücke in der Geschichte der Kirche bedeutet, abzuhelfen, hat der Verfasser vier umfangreiche Bücher herausgegeben, deren letztes, oben genanntes, nach seiner Versicherung im Vorwort, S. V, den Abschluss bilden soll. Demnach werden wir die vier Bände als ein zusammenhängendes Ganzes zu betrachten haben.

Der erste (Tübingen, Laupp, 1870. SS. XII. 420) handelt von der „Liturgie der drei ersten christlichen Jahrhunderte“ und sucht ihre Beschaffenheit im I.—III. Jahrhundert nach der heiligen Schrift (I. Jahrhundert), nach den Vätern (bis Cyprian) und nach der Liturgie des achten Buches in den „Apostolischen Konstitutionen“ (II. und III. Jahrhundert) zu bestimmen. Die

Apostelliturgie hebt Probst, ohne jede Exegese des Abendmahlsberichtes, aus den im Neuen Testament, besonders in der Apostelgeschichte vorkommenden Spuren nach ihren Hauptteilen, ohne Beweis, hervor. Hier (S. 17—39) vermisst man die wissenschaftliche Grundlegung; namentlich lässt sich der Verfasser auf eine Untersuchung über Wesen und Form der Konsekration gar nicht ein; dass sie durch die „Einsetzungsworte“ geschieht, wer könnte dafür noch nach Beweisen fragen! Und doch steht, ohne strenge und einwandfreie Beantwortung dieser Frage aller Fragen, alles Folgende in der Luft. Das alttestamentliche Passahritual kann nicht aushelfen: das Herrenmahl hat seine eigene Gesetzlichkeit und diese strahlt aus von einem durchaus neuen Mittelpunkte, eben jenem, den Probst ununtersucht gelassen! So blieb nur noch der Rahmen der Liturgie als Gegenstand seiner Darstellung übrig. Um den Rahmen handelt sich's ihm denn auch hauptsächlich bei der Anführung der Väter (bis S. 229); hier hat er, immerhin mit sehr lockerer, oft allzu oberflächlicher Schlussfolgerung, viel Material zusammengebracht. Am schlimmsten ergeht es begreiflicherweise denjenigen Väterstellen, in welchen von der Konsekration die Rede ist. Sie waren nun einmal da, aber sie mussten sich unter das Axiom, dass „die Einsetzungsworte“ die Konsekration seien, beugen. Das allem vorangehende Problem, die Konsekrationsform, wurde als keiner Lösung bedürftig behandelt, weder bibelexegetisch, noch mit philologischer Ermittlung des Sinnes in den Väterstellen. Die Stelle bei Justin besagt ja klärlich, dass das Herrenwort konsekriert (S. 105)! nicht anders bezeugt Irenäus (S. 125)! Ebenso leichthin verfuhr Probst mit den anderen Zeugen. Hier genüge ein Beispiel. Auf S. 167 sagt er: „Da Origenes die Epiklese, oder Anrufung des heiligen Geistes, als einen Bestandteil der Liturgie nirgends erwähnt, sondern sie, wie die Konsekration, schweigend übergeht, ist anzunehmen (!), dass er sie zu ihr rechnete (!).“ Das gerade Gegenteil steht auf S. 163: „Sie [nämlich die Konsekration] wurde durch *Gebet* vollzogen. Genauer und detaillierter sagt er im Kommentare zu Matthäus: durch Gottes Wort und Gebet. Das Wort Gottes, wodurch das Brot zum heiligen Leibe wird, ist die Wiederholung des . . . Einsetzungsaktes. Er nennt dieselbe [so!] in der Schrift gegen Celsus auch einfach Gebet. Weil er jedoch im Kommentar zu Matthäus vom Worte Gottes und Gebet spricht, kann man

dieses so verstehen, wie es Justin [nach Probsts falscher Deutung] fasst, „das in Gottes Wort bestehende Gebet“, und dieser Auslegung geben wir [natürlich!] den Vorzug, weil sie mit dem Citat C. Cels. l. c. harmoniert, oder man kann das Gebet, im Unterschiede vom Wort Gottes, auf die *Anrufung des heiligen Geistes* deuten.“ Mittelst solcher Augenblickslogik kann man freilich alles, das Mögliche und das Unmögliche, „beweisen“. Wundern kann hiernach nicht mehr, dass P. S. 167 sagt: „In der apostolischen Liturgie läuft die Epiklese in ein Gebet *um Verzeihung der Sünden* aus. Noch mehr ist dieses in den alexandrinischen Liturgien der Fall. In ihnen heisst es: ich bin ein Sünder, aber beraube mich und das Volk um der Sünden willen nicht des heiligen Geistes, *sondern sende ihn herab über Brot und Wein!*“ Und *das* ist ein Gebet um Sündenvergebung? Am allerstärksten unterdrückt P. den offenbaren Sinn des wichtigsten von allen Gebeten der für alle andern Liturgien durch Alter und Herkunft massgebenden Liturgie der Apostolischen Konstitutionen. Diese Liturgie als die in ihren wesentlichen Teilen geradezu apostolische zieht P. zur Ergänzung der Väteraussagen durch alle drei Jahrhunderte heran. Da er aber dabei die Epiklese nicht mit völligem Stillschweigen übergehen kann, so übersetzt er das Wort, womit *alle* Kirchenväter *die Konsekration selbst* bezeichnen (*τελεῖν*, *τελετή*, conficere), in dem verschleiernden Wort „Vollendung“, als von den *subjektiven* Wirkungen *in den Gläubigen* verstanden! Und nun halte man mit dieser sich durch das ganze Buch ziehenden Auslegung den *Wortlaut* der Epiklese aus der Liturgie der Apostolischen Konstitutionen zusammen: (wir bitten Dich,) „dass Du Deinen heiligen Geist, den Zeugen der Leiden des Herrn Jesu, herabsendest über dieses Opfer, auf dass Er *dieses Brot zu dem Leibe Deines Gesalbten und diesen Kelch zum Blute Deines Gesalbten machen möge!* auf dass die davon Geniessenden .... zum ewigen Leben gelangen“. Hier muss man gewiss gestehen, wenn dies Gebet *die* Konsekration nicht ist, so existiert *keine*. Wenn P. aber gar (S. 271, 398) die Worte des griechischen Urtextes („*ὅπως ἀποφήνῃ*“, damit Er *mache*) übersetzt mit „damit *erscheine*“, also die *Aktiv*form des Zeitworts nicht einmal erkennt, trotz des dabei stehenden Objektsaccusativs (*τὸν ἄρτον τοῦτον*), dann ist klar, wie es zugeht, dass er alles und jedes beweisen kann. Wie ferner P. auf S. 341—358 zu einer, natürlich der jetzigen

ungefähr gleichlautenden, römischen Liturgie (nämlich „der ersten drei Jahrhunderte“!) kommt, muss man selber lesen. Fassen wir das Ergebnis unserer Prüfung des ersten Probstschen Buches zusammen, so müssen wir sagen, dass dasselbe, die Herzmitte der Liturgie, worin allein der Entwicklungsgang sich kundgiebt, unterschätzend und verkennend, seine Aufgabe, trotz hoch angehäuften Materials, nicht nur nicht von ferne gelöst, sondern Verwirrung angerichtet hat. Diese Verwirrung, weil die Grundlegung beherrschend, hält auch die folgenden Bände gefangen, und hat dem Verfasser die Erreichung des vorgesteckten Zieles, einer Geschichte der christlichen Liturgie, platterdings unmöglich gemacht. Aber freilich — wo das Beweisobjekt ein imperatives ist, da muss die historische Wahrheit — sich bescheiden.

Der zweite Band des Werkes erschien 1892 in der Aschendorffschen Buchhandlung zu Münster i. W. unter dem Titel: „*Die ältesten römischen Sakramentarien und Ordines*, erklärt von Dr. Ferdinand *Probst*, Hausprälat Sr. Heiligkeit, Kanonikus an der Kathedralkirche und o. ö. Professor an der Universität Breslau.“ Es ist die erste ausführliche Besprechung dieser Sakramentarien und Ordines in neuerer Zeit und als solche immerhin verdienstlich. Auch in Bezug auf die seit Damasus fortschreitende liturgische Ausgestaltung des Kirchenjahres zu Rom ist unleugbar manches Neue und Richtige von P. zu Tage gefördert worden. Die von Muratori schon in dem sogenannten Sacramentarium Leonianum bemerkten Damasianischen Messen sind mit Recht durch P. zu dem Beweise verwandt, dass unter Damasus und überhaupt in den letzten Jahrzehnten des 4. Jahrhunderts die liturgische Entwicklung des Kirchenjahres in dem römischen Bistumssprengel einen beträchtlichen Schritt vorwärts gethan hat. Eine *Reform* indes darin zu finden, wie P. thut, dazu ist kein Anlass; das Kirchenjahr war in seinen Anfängen längst überall vorhanden, und seine freiere Entwicklung ergab sich, seit Konstantin, mit innerer Notwendigkeit. Dieser Notwendigkeit musste natürlich die sich ergänzende Thätigkeit des bischöflichen Dichters und seines bibelkundigen vielgereisten Freundes Hieronymus in besonders glücklicher Weise zu gute kommen. Doch das alles, weil nur zum Beiwerk in der Liturgie gehörig, markiert die eigentliche Geschichte der römischen Liturgie gar nicht. Das Messschema aller drei Sakramentarien

ist das gleiche, nämlich das gelasianisch-gregorianische des *siebenten* Jahrhunderts: die Beschaffenheit des *Kernteils* — und *darauf* kommt alles an — in der römischen Messe des sechsten, des fünften Jahrhunderts, und was damit geschehen, ist für P. in völliges Dunkel gehüllt. Dem Leonianum fehlt der Kanon, und wenn er auch vorhanden wäre, er wäre erst der des siebenten Jahrhunderts. Jede andre Annahme ist grundlos. Damit fallen die bezüglichen Folgerungen Probsts alle dahin. Der Versuch Probsts, das Gelasianum in direkte Beziehung zum Leonianum zu setzen, ist wegen des späten Alters des letzteren aussichtslos. Dagegen verteidigt P. mit Recht die Existenz des von Gelasius I. verfassten, noch erhaltenen römischen Sakramentars. Einen wirklichen Ertrag für die Geschichte der römischen Liturgie *vor dem 7. Jahrhundert* liefern die von *Mabillon* im Museum Italicum veröffentlichten „Ordines Romani" nicht.

Der *dritte* Band *(Liturgie des vierten Jahrhunderts und deren Reform,* 1893, Münster i. W., bei Aschendorff) sollte nach Probsts Meinung die von den Bänden I und II offengelassene Lücke zwischen den drei ersten Jahrhunderten einerseits und den Zeiten der Päpste Damasus, Leo I., Gelasius I. und Gregor I. andererseits ausfüllen und zugleich vor- wie rückwärts bestätigend wirken. An Mühe zur Sammlung des im 4. Jahrhundert mächtig anwachsenden Materials aus den Vätern hat P. es nicht fehlen lassen. Aber was wir über die Voreingenommenheit und Kritiklosigkeit des Verfassers bei Verwertung des Materials im ersten Buche gesagt haben, müssen wir bei den viel klarer lautenden Quellenaussagen des vierten Jahrhunderts in verstärktem Masse wiederholen. Wo die Diskussion den Kernteil der Liturgie, in welchem die eigentliche Entwicklung zu treffen ist, behandelt, da muss jede Väterstelle, *und besagte sie auch das gerade Gegenteil,* sich von ihm ins Joch der neurömischen Konsekrationsform pressen lassen. Dass das keine Geschichte der Liturgie werden kann, liegt auf der Hand. Wunder nehmen muss aber jeden Leser, dass P. bei seinem Einzwängen sämtlicher Väter des 4. Jahrhunderts ins Joch der neurömischen Liturgie niemals die Frage aufgestossen ist, wo denn, wenn die *ganze* Kirche stets dieselbe Konsekrationsform mit den sogenannten Einsetzungsworten hatte, die ganze orientalische Kirche, diese grossen apostolischen Kirchen von Jerusa-

lem, von Antiochien, von Ephesus, von Philippi, von Athen, von Korinth u. s. w. mit ihrer wuchtigen Epiklese, mit dieser in Lapidarschrift gegen jede Umdeutung ins Neurömische protestierenden Konsekrationsform bleiben sollten? Dass die selbstverständlich im 4. Jahrhundert voranschreitende Entwicklung des Kirchenjahres weder zum Wesen der Liturgie gehörte, noch den Namen einer Reform verdient, ist bereits betont worden.

Wir kommen zu dem *vierten* Bande, dem jüngst erschienenen Probstschen Buche: „Die abendländische Messe vom 5.—8. Jahrhundert."

Mit der mailändischen Liturgie beginnend, sieht P. gewohntermassen von den wahrhaft entscheidenden Spuren der alten Liturgie, die sich im Konsekrationsteil finden müssen, völlig ab und beschäftigt sich des breitesten mit dem übrigen Schema. Dieses war selbstverständlich lange vor dem 10. Jahrhundert gut neurömisch geworden und verursachte P. ebensowenig Beschwerde, wie die schon frühe gelasianisch umgeformte Liturgie der Iren und der Gallo-Franken. Die Liturgie der Stadt Rom selbst konnte P. am allerwenigsten im 5. und 6. Jahrhundert anders ansehen, als, wie wir staunend fanden, bereits im dritten. Von Veränderungen in der Herzmitte, von ehemaliger wirklicher Gleichheit der Konsekrationsform mit dem Orient — keine Ahnung! Desto mehr überreiche Rede über alles Detail des Rahmens. Wie sich P. an der altgallischen und der altspanischen Epiklese vorbeimacht, was er von einer (nie geschehenen) Reform der altspanischen Liturgie in die mozarabische zu erzählen weiss, das muss man selbst nachlesen. Zuletzt wirft P. denn S. 443—444 auf seine 4bändige Beweisführung für die *römische* Gestalt der christlichen Liturgie einen befriedigten Rückblick. Wir können diese Befriedigung nicht teilen. Die Aufgabe, *eine Geschichte* — sei es der allgemeinchristlichen, sei es der römischen Liturgie — zu geben, ist P. nicht gelungen, zu lösen, *hat ihm nicht gelingen können.*

Watterich.

III. English Bibliography.

An Introduction to the Articles of the Church of England, *by the Rev.* G. F. MACLEAR, *D. D. Warden of S. Augustine's College, Canterbury, and the Rev.* W. W. WILLIAMS, *M. A., Fellow of the same College. London 1895.*

Dr Maclear has had much experience in teaching. For fourteen years he was Head Master of King's College School in London, and for the last fifteen he has occupied his present post as head of the recently founded College in Canterbury for the training for the ministry of young men desirous of devoting themselves to missionary work. In the course of his work he has much felt the need of a suitable Textbook on the Articles. The standard work for a long time has been the Exposition by the late Bishop of Winchester. It is a book full of information and the result of enormous labour, but in addition to other drawbacks it is much too long for any ordinary student to master. Hence the present work will be most acceptable. It is of a reasonable size and is written with all the clearness that is a conspicuous characteristic of Dr Maclear's books. The meaning of each Article is set forth in a series of separate propositions so that the student can grasp without difficulty both what the Article says and what it does not say. These propositions are then illustrated from Scripture and the Prayer Book, misunderstandings and errors are pointed out and the whole is enriched with a collection of footnotes consisting for the most part of apposite quotations from the Fathers and standard English Theologians.

I do not reckon Dr Maclear as a great theologian. His books always seem to me to be rather lacking in grasp of the real problems with which he is dealing, and he is too ready to avoid instead of facing difficulties. These characteristics are apparent in the present work. Thus in dealing with Art. XXVIII, he shews clearly enough that the practice of taking the consecrated elements from the church to the sick is primitive and can fairly claim to come under the rule of S. Vincent. It is therefore a custom which the Church of England cannot condemn without being false to her principles. But Dr Maclear does not see this. He makes no distinction between this custom

and the Medieval practice of reservation which is condemned by the Article, and forbidden by the rubric at the end of the Communion Service, and regards the Article as condemning both. He says: "The custom, however, of reservation is one of permission, not of obligation, its observance forms no part of the original institution of the Sacrament, and each independent Church, as possessing the power to 'decree rites and ceremonies', may adopt or disallow the practice as it may be judged to be expedient", pp. 344, 345. There are other matters against which I must utter a protest. At times, e. g. on Art. IX, the view of the Greek and Roman Churches is opposed to that of the "Reformed Churches" and the Church of England is apparently included amongst the latter. I make these criticisms lest it should be thought that I was ready to take the position they imply and to think that they do not detract from the value of the Book. They do so considerably, but they are simply survivals of a state of things that is fast passing away—a state of things which Dr Maclear's book will do much to bury as well as kill. The fact is this book marks a great advance. The treatment of Justification, of the Real Presence and the Eucharistic Sacrifice will, I believe, commend themselves as thoroughly sound and Catholic to all who will study them. It is not of course that such treatment of these questions is any thing new in England, but it is much to find them in a work that will probably be used as a text book by many if not all our Bishops and be accepted as a manual of sound teaching by the great mass of English Churchmen.

Mr Kireef in his extremely interesting Article in the January Number has pointed out quite rightly the difficulty that is thrown in the way of any project of reunion with the Eastern Church by the existence of the Protestant party in our midst. The difficulty is a very real one at present, but I believe that it is steadily diminishing, that there is a process of levelling up going on, which if it is somewhat slow, is on that account only the more sure, which in God's own time will remove the difficulty and make reunion more possible than it is at present. The book before me is, I think, strong evidence of this.

While speaking of the Articles it is natural to say a word on another statement of Mr Kireef's. He calls the statement

that the Articles are not binding on the laity "a strange remark". However strange it may be, it is the simple truth. The Church of England accepts the Catholic Creeds in their fulness. She requires every layman to recite the Nicene Creed before he receives the Body and Blood of the Lord. The Creeds then are binding on the laity. Not so the Articles. They are not of the nature of a Creed. They are the protest of the Church of England on certain points of doctrine that were much debated in the sixteenth century. The clergy are required to give their assent to them and not to contradict them in their teaching. But however much the Articles may have been used as tests for admission to posts of office and privilege—and this use of them has now entirely disappeared—it is a simple fact that no layman as such has ever yet been asked to give his assent to them. I think the true position of the Articles will be understood by any one who will carefully study Dr Maclear's book. A. J. C. ALLEN.

The Songs of the Holy Nativity *by* T. D. BERNARD, *M. A., Canon and Chancellor of Wells. London 1895.*

Canon Bernard is undoubtedly right. The Gospel of the Nativity as recorded by S. Luke is well worth separate treatment in a volume assigned to itself. The songs of the Nativity have so deeply impressed themselves on the heart of Christendom and have formed such a prominent feature in the worship of the Church, that it is well that our attention should be definitely directed to their meaning and all the help possible afforded to the understanding of them. Canon Bernard's book has done much to supply this need. There is nothing in it that can be called great, still less anything original, but it is filled with a truly devotional spirit and is written in simple and excellent English.

The book consists of two parts. The first contains six chapters dealing with the circumstances of our Saviour's birth and the preparation for it. The second treats of the songs themselves. The following passage dealing with the question of angelic ministration will I think give a fair idea of the

Canon's style and perhaps induce some to turn to the book to find there other things equally good:

"Since the appearance of Angels is withheld from the common life of the Church, as it was from the earthly life of Jesus, it is natural for us to look doubtfully on these records, and to share, so to speak, the startled scepticism of Zacharias. But we soon observe that these heavenly visits are related as simple facts, that they occur on occasions which demand them, that they are justified by the events which follow them, and that they are integral parts of an essentially supernatural scheme of things. The revelation of the world of Angels and their relation with human history is a part of that scheme, nowhere more distinctly present than in the teaching of the Lord himself. He lives in the consciousness of another order of beings, surrounding that in which He walks, beings whose mind He knows, who are watching as friends and neighbours the work in which they may not share, rejoicing in one sinner who repents, and ready at the end of the days to serve in the work of judgment and contribute to the glory of His Coming", pp. 20, 31. A. J. C. ALLEN.

Judaistic Christianity, a Course of Lectures *by* F. J. A. HORT, *D. D., sometime Hulsean Professor and Lady Margaret's Reader in Divinity in the University of Cambridge. London 1894.*

Prolegomena to S. Paul's Epistles to the Romans and Ephesians. *By the Same. London 1895.*

Six Lectures on the Ante-Nicene Fathers. *By the Same. London 1895.*

Some time ago I drew attention to the very interesting volume of Hulsean Lectures by the late Dr Hort which were published soon after the Professor's death. I pointed out then the loss that has been sustained by the Church through the extremely high standard which Cambridge Scholars have been in the habit of putting before themselves and which has prevented the production of much excellent work because it has not reached the standard of perfection aimed at by the author. This feeling has been greatly intensified by the study of the

three volumes which have since been issued and whose names stand at the head of this notice. I must confess that I have found them very disappointing. The Lectures on the Ante-Nicene Fathers were addressed to the students in the Clergy Training School and are the only popular Lectures which the Professor ever gave. They are interesting and may well be read by a beginner, but beyond that they hardly go. The Lectures on Judaistic Christianity treat of the relation of the Jewish and Gentile elements in the Church down to the middle of the second century. Mr Murray who edits them says in his Preface that they were fully written out before delivery, but they vary so much in length and some are so extremely short that it is hard to think that they were not considerably supplemented when addressed to a class. They contain very little direct argument and are mainly valuable from the consciousness that no statement is made without all the arguments on both sides having been weighed with the most scrupulous care before a decision was come to. The result is simply to maintain the views that have always been received as Orthodox in the Church.

The second of the three volumes is I think more interesting. The portion on the Epistle to the Romans is very fragmentary, but the treatment of the Ephesians and especially of the question of Authorship is much fuller. The Professor's arguments here are most convincing and this taken in conjunction with Prof. Robertson's Article on the Epistle in the New Edition of the Dictionary of the Bible will probably set the question at rest, at least in this country, for a long time.

I note besides this that Dr Hort accepts the theory so ably maintained by Bishop Lightfoot, that the Epistle is really addressed to the various Churches of Asia Minor including Ephesus and is to be identified with the "Epistle from Laodicea" referred to in the Epistle to the Colossians.

A. J. C. Allen.

Some Thoughts on Christian Reunion *by* W. Boyd Carpentar, D. D., *D. C. L., Bishop of Ripon. London 1895.*

The Bishop of Ripon selected as the subject of the Addresses at his visitation in June last that of the reunion of Christendom. It is a matter that has been much in the thoughts of English Churchmen of late. In the beginning of the year Lord Halifax, the President of the English Church Union and perhaps the most prominent layman at present in England, paid a visit to Rome and had some interviews with His Holiness. His object was to set forth the true position of the Church of England, and to endeavour to bring about some rapprochement with the Holy See. Leo XIII received him with great kindness. Soon after he issued his wellknown letter to the English people which was full of kind and Christian sentiments and whose burden was a request to all Christian people to pray for the attainment of the great end of unity in Christendom. So far there was much encouragement: but when it was noticed that the Pastoral completely ignored the Church of England and really treated the English people as a nation of heathen, and still more when Cardinal Vaughan publicly proclaimed that the only possible condition of reunion was absolute submission to the claims of Rome, the result to be looked for in the near future must have seemed to most thinking men to be very little indeed. But the subject has not been allowed to drop. The Archbishop of Canterbury has issued a Pastoral on the subject, and at the recent Church Congress at Norwich the Archbishop of York preached a very remarkable Sermon which appeared at the time in the Church papers and is well worth attention from all interested in the Church of England.

The point of view from which the Archbishops look at the subject is of course very different from that of Leo XIII. They do not ask for any submission; they do not ask that any other part of the Church should become part of the Church of England. What they do look for is a confederation of national Churches existing side by side, all agreeing to hold whatever, either in faith or practice, can be shewn to be truly Catholic by the rule of S. Vincent, having full intercommunion with one another and all having large liberty to decide matters which do not come under the Catholic Rule according to local needs

and national characteristics. The attainment of this end may indeed seem far off: to many it may appear to be nothing but an utopian dream, but yet surely there is a possibility of something coming of it in the course of ages. The idea that the Church of England, the Old Catholics of Switzerland and Germany and the Church of the East should ever be led to accept Papal authority as it is set forth at present is absolutely absurd: it is surely not absurd to hope that through continued prayer and a more enlightened study of the conditions of the problem and of the past History of Christendom something may be gained towards the attainment of the other ideal. From this point of view I think the Bishop of Ripon's book is well worth attention. It is noteworthy as shewing the spread of true Church ideas among us in recent years. We might have expected that one who is so distinctly outside the "High Church Party" as the Bishop is, would have been mainly drawn to the idea of reunion with the Protestant Sects: but it is not so. The Bishop says very little on this side of the subject: his attention is almost exclusively turned to reunion with the historic Church of the West and in a less degree with that of the East.

In his first Address the Bishop speaks of the subject generally. He points out forcibly the evils of the present state of things, the gains of reunion and the hopelessness of it apart from a full understanding of the conditions of the problem. The second Address is occupied with the subject of Authority in Religion; the third with the attitude of the Church of England in the matter of authority; the fourth with the influence of race on religion; the fifth and sixth with the position and claims of the Latin Church; the seventh with the doctrinal basis of reunion. A great deal of this is extremely well done. The question of authority is of course a very difficult one and from the point of view of reunion a fundamental one. I do not say that the Bishop has any really fresh light to throw on it, but the very incisive way in which he shews that all such authority must be twofold—involving the external witness and the internal response on the part of man—is admirable. "There is no legitimate coercive authority in matters which appertain to the reason or the soul. In all spiritual societies, authority must justify itself: it can only become authority by such a revelation of itself as may win the cooperation of conscience, reason, in-

telligence. The authority of all matters which belong to the spirit or soul of man must enlist recognition from man's inward nature, if it would not have its authority to be a dead letter or a shadow of a shade: and this for the simple reason that all true authority, like the angel in the Revelation, stands on two feet—one planted on the earth of man's nature, and the other on the great sea which is beyond or outside us" (p. 45). Rome may try to stamp out the exercise of man's judgment, but the fact remains that the resolve to submit to an infallible guide is itself an exercise of judgment and one on which all later determinations in religion rest. The Bishop lays due stress on this a few pages further on.

Next to the treatment of authority I would like to draw attention to the way in which the Bishop draws out the influence of race on religion. This influence is no doubt great. The Latin mind is naturally disposed to accept the authority of the society, the Teutonic to forget the society and run into individualism. The former leads naturally to a belief in a central authority with a special claim to revelation and power to define dogmas. "Men are no more allowed to ask, 'Was this or that Catholic?' The new method takes an opposite line. Reasoning, if reasoning it can be called, is inverted. Men must not say, 'This is Catholic because it was *semper, ubique et ab omnibus*. But this is Catholic, and therefore it must have been semper'." (p. 112). Individualism on the other hand leads to each man regarding himself as the infallible oracle of truth. Both positions are false, and so long as men adhere to either of them, the hope of reunion may be abandoned.

I have marked many other passages of importance in this book, but I hope I have given enough to shew that it is full of interest and to lead those who think about the subject to refer to it and study it for themselves. It will I think convey a very good idea of the position that is now being pretty definitely taken up by the Church of England.

A. J. C. ALLEN.

IV. Russische Bibliographie.

1. **Die Bedeutung des Kreuzes im Werke Christi.** *Versuch einer Erklärung des Dogmas von der Erlösung. Von* P. Swjetlow. *Kiew 1893. XXXVII und 446 S. 8⁰. (Russisch.)*

2. **Die Mängel der abendländischen Theologie in der Lehre von der Erlösung,** *und die Notwendigkeit, sich in der Erklärung dieses Dogmas an die patristische Lehre zu halten. Von* P. Swjetlow. *(Abdruck aus Nr. 12 des Theol. Boten 1893.) 17 S. 8⁰.*

3. **Die orthodoxe Lehre von der Erlösung** *und ihre Darlegung in dem Buche des Docenten an der geistlichen Akademie von Moskau, Alexander Bjelajew: die Liebe Gottes. Von* P. Swjetlow. *Kiew 1894. 74 S. 8⁰.*

Das an erster Stelle genannte Werk bietet eine ausführliche und allseitige Darstellung der Lehre von der Erlösung. Es zerfällt in zwei Hauptteile, einen dogmenhistorischen und einen systematischen. Der erstere behandelt zuerst die Darstellung der Lehre von der Erlösung in der abendländischen, katholischen und protestantischen Theologie (S. 1—89), sodann die Lehre der Väter (S. 90—212). Der systematisch darstellende Teil verfolgt den Zweck, im Gegensatz zu den beiden möglichen und wirklich vorkommenden Einseitigkeiten, einmal zu der einseitig juridischen Auffassung der Erlösung, die durch die einseitige und fast ausschliessliche Betonung der stellvertretenden Genugthuung und des überflüssigen Verdienstes Christi seit Anselm von Canterbury und Thomas von Aquin in der abendländischen Theologie herrschend geworden ist, und nicht nur in der neueren römisch-katholischen, sondern auch in der altprotestantischen und späteren positiven protestantischen Lehre grossenteils herrschend blieb; auf der andern Seite im Gegensatz zu der gänzlichen Verwerfung dieses Momentes, die bei älteren und neueren Rationalisten zur Verwerfung des Erlösungsdogmas überhaupt, und in weiterer Konsequenz aus dem Christentum heraus und mitten in den Pantheismus geführt hat, wie bei Schleiermacher und seinen Nachfolgern, die orthodoxe Lehre im Anschluss an die Väter darzustellen, als eine nicht einseitige, sondern allseitige, unter gleichmässiger Berücksichtigung der göttlichen Gerechtigkeit, wie der göttlichen Gnade und Liebe, und der Sünde in ihrer objektiven wie subjektiven Bedeutung.

Dieser 2. Teil zerfällt in folgende Kapitel: 1. Der Thatbestand des Erlösungswerkes Christi: Das Verhältnis des Menschen zu Gott im Urstand, nach dem Fall, und in seiner Wiederherstellung durch die Erlösung. 2. Die Liebe Gottes in der Erlösung. 3. Von der Menschwerdung des Sohnes Gottes und ihrer soteriologischen Bedeutung. 4. Bedeutung des Lebens und der Lehre Christi für die Bekehrung der Menschen. 5. Von der Nachahmung Christi. 6. Das Geheimnis des Leidens: über die Versöhnung der Tugend und des Leidens im Christentum. 7. Es ist vollbracht: der Kreuzestod Christi als Opfer für die Sünden der Menschheit. 8. Die Verherrlichung Christi in seiner Auferstehung und Himmelfahrt als Bestätigung des von ihm vollbrachten Erlösungswerkes. Das Pfingstfest als Vollendung desselben. — Der Titel des Buches ist wegen der centralen Bedeutung des am Kreuze dargebrachten Opfers für das ganze Werk Christi gewählt.

Nr. 2 enthält die Inaugural-Rede des Verfassers zur Verteidigung des als Magister-Dissertation vorgelegten erstgenannten Buches. Sie beschäftigt sich besonders mit der Lehre einiger neueren Schriftsteller, die mit der Verwerfung der juridischen Seite der Erlösung, d. h. der stellvertretenden Genugthuung, das Wesen der positiven Lehre von der Erlösung ganz preisgeben; ausführlicher wird die Theologie Ritschls und die Ansichten Tolstois behandelt.

Nr. 3 giebt in der ersten Hälfte eine kürzere Zusammenfassung der orthodoxen Lehre auf patristischer Grundlage, im Sinne der ausführlicheren Darstellung in dem grösseren Werke; in der zweiten Hälfte nach diesen Grundsätzen eine Kritik des im Titel der Schrift genannten Buches.

Herr Prof. Swjetlow zeigt in seinem Buche, zu dem die beiden Broschüren ergänzend hinzutreten, eine ebenso gründliche Kenntnis der patristischen Litteratur, wie der neueren, besonders auch der deutschen theologischen Litteratur aller Konfessionen und Richtungen; ebenso zeichnet sich der systematische Teil, der sich auf der allein richtigen patristischen Grundlage aufbaut, durch ausführliche und klare Darstellung aus, und das Werk ist in beiden Beziehungen aller Beachtung wert.

Prof. Dr. F. Lauchert.

Der Mysticismus am Ende des 19. Jahrhunderts *in seiner Beziehung zur christlichen Religion und Philosophie. Von Professor* P. SWJETLOW. *St. Petersburg 1895. 163 S. 8°. (Russisch.)*

Um den Charakter einer Zeit kennen zu lernen, muss man vor allem die in ihr herrschenden, in weiten Kreisen epidemisch oder zur Mode gewordenen geistigen Richtungen und Bestrebungen studieren. Diese Kenntnis hat nicht nur ein theoretisches, sondern auch ein lebhaftes praktisches Interesse, besonders auch für den Theologen. Die christliche Kirche ist zu lebendiger Einwirkung auf die menschliche Gesellschaft und ihr geistiges Leben berufen; dieser Aufgabe kann sie aber nur in vollem Masse nachkommen, und den aktuellen besondern Bedürfnissen jeder Zeit kann sie nur entgegenkommen, wenn ihre theologischen Vertreter auch mit den ausserkirchlichen geistigen Strömungen genau bekannt sind, um eine gesunde Aufklärung über dieselben geben und ihren etwaigen schädlichen Einwirkungen entgegenarbeiten zu können. Die christliche Apologetik muss rechtzeitig auf dem Platze sein, nicht sich mit längst toten Gegnern herumschlagen, während sie von den gegenwärtigen, die inzwischen die grössten Verwüstungen anrichten, nichts weiss. In diesem Sinne beschäftigt sich der gelehrte Verfasser in der vorliegenden höchst interessanten Schrift auf Grund der umfassendsten Kenntnis der einschlägigen Litteratur mit den Erscheinungen des modernen Mysticismus.

Das 1. Kapitel charakterisiert dessen Erscheinungsformen im Hypnotismus, Spiritismus etc. im allgemeinen und nach der Stellung, welche die Anhänger dieser Dinge dem Christentum gegenüber einnehmen. Das 2. Kapitel handelt von der Stellung der römisch-katholischen Kirche gegen diese Bestrebungen. Dieselbe begeht dabei einen doppelten Fehler, nicht zum Vorteil der Religion, welche sie schützen will: auf der einen Seite dadurch, dass sie in den Erscheinungen des Spiritismus und Hypnotismus, wie er in ausserkirchlichen Kreisen gepflegt wird, übernatürliche, dämonische Einwirkungen sieht nach Analogie des mittelalterlichen Glaubens an Zauberei und Hexen; auf der andern Seite dadurch, das sie das, was sie hier verfolgt und verbietet, in ähnlichen Erscheinungen des Hypnotismus etc. bei den Stigmatisierten, bei den angeblichen Wundern von Lourdes etc. selbst pflegt und hier als wahre durch göttliche Kraft

gewirkte Wunder betrachtet. Durch beides giebt sie der ungläubigen Wissenschaft eine gefährliche Waffe in die Hand, indem diese sich zuerst mit Behagen gegen die vermeintlichen modernen Wunder wendet, sodann aber von hier aus gegen das Wunder überhaupt, gegen den übernatürlichen Charakter des Christentums, gegen die biblischen Wunder, die nun mit jenen auf gleiche Stufe gestellt und ähnlich wegerklärt werden sollen. Die Wahrheit des Christentums bedarf keiner Unterstützung durch hypnotische Erscheinungen an hysterischen Personen, und der Versuch, dasselbe auf solche morsche Stützen zu stellen, als ob es derselben bedürfte und nicht in sich selbst das Allergewisseste wäre, kann nur den Feinden desselben einen Vorschub leisten.

Die folgenden Kapitel beschäftigen sich mit den verschiedenen Erscheinungen des Mysticismus, in 3 Gruppen: Telepathie, weissagende Träume, Hypnotismus; die vorgebrachten Fälle und Beispiele werden geprüft, um nach Abzug dessen, was offenbar entweder Schwindel oder Täuschung ist, das Thatsächliche an diesen Erscheinungen philosophisch und psychologisch zu erklären. Nächstdem wird auch die Stellung der Religion zu diesen Dingen betrachtet und das Nötige über die abgeschmackten Versuche gesagt, die biblischen Wunder durch Hypnotismus, Suggestion etc. erklären zu wollen.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Die dogmatische Lehre von den sieben Sakramenten der Kirche *in den Schriften der ältesten Väter und Kirchenschriftsteller bis auf Origenes einschliesslich. Dogmenhistorische Untersuchung von* A. KATANSKY. *St. Petersburg 1877. 423 S. 8⁰. (Russisch.)*

Ein durch seine Methode und die Gründlichkeit der Untersuchung ausgezeichnetes Werk, das, obwohl schon vor mehreren Jahren erschienen, deshalb doch noch hier neben den neuesten Werken besprochen zu werden verdient.

Die Einleitung setzt Standpunkt und Methode der Untersuchung auseinander. Die römisch-katholische und die protestantische Theologie, so sehr sie inhaltlich in der Sakramentenlehre voneinander abweichen, begehen einen gemeinsamen Fehler, der die erstere zu ihrer einseitigen Stellung in der tra-

ditionellen Begründung derselben, die andere zu ihrer mangelhaften Sakramentenlehre geführt hat. Dieser Fehler besteht darin, dass beide zwischen dem Inhalt und der Form der Lehre nicht zu unterscheiden wissen; so möchten die einen auch die Form der gegenwärtigen Lehre schon in den ersten Zeiten der Kirche finden, während die andern, weil sie die Form hier nicht finden, die Sache selbst verwerfen und sich berechtigt glaubten, fünf Sakramente wegzuwerfen. Dem gegenüber nimmt eine wirklich katholische und orthodoxe Theologie, wie sie der Verfasser des vorliegenden Buches mit seiner Kirche vertritt (und wie im Abendlande, darf ich beifügen, die altkatholischen Theologen dieselbe zur Geltung zu bringen suchen), den Standpunkt ein, dass die dogmengeschichtliche Entwicklung innerhalb der Kirche, durch welche der von Anfang an vorhandene Glaube erst seine bestimmte Formulierung erhält, ohne in seinem Wesen verändert zu werden, in ihrer richtigen Bedeutung erkannt wird. Der orthodox-katholische Theologe, der seines Glaubens sicher ist, braucht sich darüber nicht zu beunruhigen, wenn er eine ihm geläufige äussere dogmatische Formel in der ältesten Zeit so nicht vorfindet, und er hat es nicht nötig, herausgerissene Stellen zu drehen und zu deuten, um sie etwas sagen zu lassen, was sie nicht sagen wollen. So kann er auch unumwunden zugeben, dass die Form der spätern Sakramentenlehre mit der Zusammenfassung der Sakramente in der Siebenzahl unter einer gemeinsamen, bestimmten und ausschliesslichen Bezeichnung sich bei den Vätern nicht findet, während er gleichzeitig nachweisen kann, dass jedes einzelne von unsern sieben Sakramenten von Anfang an in der Kirche vorhanden war, und zwar als kirchliche Handlungen von besonderer Wichtigkeit, an welche sich in einem ganz speciellen Sinne die Mitteilung der göttlichen Gnade knüpft.

Gerade die Sakramentenlehre ist im Vergleich zu anderen Teilen der Dogmatik verhältnismässig wenig bearbeitet, und in Beziehung auf die dogmenhistorische Entwicklung derselben bleibt noch manches zu untersuchen. Aus dem ganzen umfangreichen Arbeitsgebiet wählt sich der Verfasser den zeitlich begrenzten Abschnitt aus und stellte sich seine Aufgabe näher dahin, die Lehre der verschiedenen Väter und Kirchenschriftsteller bis zur Mitte des 3. Jahrhunderts möglichst vollständig und genau darzustellen, dadurch, dass er alle Stellen im Zusammenhang und Wortlaut

mitteilt, sowohl die gemeinsamen Gesichtspunkte als die Besonderheiten der einzelnen Autoren in der Auffassung und Darstellungsweise gehörig hervortreten lässt; vor allem aber soll die Lehre dieser Väter überall aus ihren eigenen Schriften zum Verständnis gebracht werden, nicht nach abgerissenen Stellen, sondern so, dass die einzelnen Belegstellen für ein Sakrament nach ihrem Zusammenhang an ihrem Ort und nach ihrem Zusammenhang unter sich genau analysiert werden, so dass, ohne denselben die eigene Anschauungsweise unterzuschieben oder etwaige Lücken aus dem eigenen Bewusstsein zu ergänzen, überall genau konstatiert wird, was dieser oder jener Autor über dieses oder jenes Sakrament sagt, und was er nicht sagt. Bei jedem einzelnen Autor wird auch genau untersucht, ob er einen allgemeinen Begriff des Sakramentes hat oder einen allgemeinen Namen, resp. mit welchem Namen er etwa einmal einzelne Sakramente bezeichnet, besonders über den jeweiligen Sprachgebrauch von *μυστήριον*, sacramentum, der noch ein sehr mannigfaltiger und unbestimmter ist. Nachdem einleitungsweise noch von der Lehre von den Sakramenten im Neuen Testament und vom neutestamentlichen Sprachgebrauch des Wortes *μυστήριον*, und sodann von den Umständen gehandelt worden ist, durch welche die Entwicklung der Lehre von den Sakramenten durch die Väter und Kirchenschriftsteller in den drei ersten Jahrhunderten bedingt war, werden in der angegebenen Weise nacheinander behandelt: die apostolischen Väter, Justinus Martyr, Irenäus, Klemens von Alexandrien, Origenes, Tertullian, Cyprian. Am Schlusse der Behandlung jedes Autors werden jeweils auch die Resultate gezogen, wie sich seine Lehre zu der des N. T. und der früheren Väter verhält, was seine Besonderheiten sind, inwiefern sich bei ihm ein Fortschritt in der Entwicklung der formellen Seite der dogmatischen Lehre zeigt. Ein Schlussabschnitt zieht in dieser Weise das Resultat aus der ganzen Untersuchung.

Am Schluss folgen zwei Beilagen, die über den Rahmen des Buches hinausgehen: 1. Über die Aufzählung der Sakramente bei Pseudo-Dionysius. 2. Über die ersten Spuren der in bestimmte Form gebrachten Aufzählung in der Siebenzahl seit dem 12. Jahrhundert. Prof. Dr. F. Lauchert.

Vom Ausgang des heiligen Geistes. *(Aus Veranlassung der altkatholischen Frage.) Von* A. KATANSKY. *(Abdruck aus der „Christlichen Lektüre“ 1893.) St. Petersburg 1893. 25 S. 8°.*

Die Abhandlung geht aus von den durch die Bonner Unionskonferenz von 1875 gewonnenen Resultaten, wonach im *Dogma* die Einheit konstatiert wurde, da auch die Altkatholiken anerkannten, dass das Filioque nicht Dogma sei und dass die lateinische Kirche kein Recht gehabt habe, dasselbe als Zusatz in das Symbolum aufzunehmen. Ein Unterschied zwischen den altkatholischen und den orientalischen Teilnehmern an der Konferenz blieb nur bestehen in der theologischen Spekulation über das trinitarische Dogma. Der Verfasser verfolgt nun die Aufgabe, im Gegensatz gegen die durch Augustinus eingeführte abendländische spekulative Auffassung desselben den Standpunkt der Orientalen zu begründen, wie ihn der Bischof Gennadios von Argesu in der Konferenz zum Ausdruck gebracht hatte (Bericht S. 15): „Die ewige Hervorbringung des Sohnes und des heil. Geistes fallen so zusammen, dass die eine nicht nur nicht chronologisch, sondern auch nicht logisch vor die andere gesetzt werden darf.“ Dieser Auffassung liegt im Gegensatz zu der augustinischen Spekulation das Bild vom Wort und Hauch zu Grunde, die gleichzeitig und in ihrer Hervorbringung von einander unabhängig aus dem Munde des Sprechenden ausgehen. Die Auffassung und die Vorstellung unter diesem Bilde wird durch Stellen der griechischen Väter belegt, während der Verfasser die Stellen, an welchen die Formel *δι' υἱοῦ* gebraucht ist, auf die zeitliche Wirksamkeit beziehen oder doch annehmen möchte, dass an denselben zwischen der letztern und dem ewigen Ausgang nicht streng unterschieden werde. Die ganze Auffassung wird zurückgeführt auf die Lehre von der Weisheit in den alttestamentlichen Weisheitsbüchern (Sprüche Salomos, Sirach, Weisheit Salomos), in welchen der eine Begriff der Weisheit bald als Wort, bald als Geist Gottes näher bestimmt wird. Es wird sodann gezeigt, wie die Trinitätslehre der ältesten griechischen Väter vielfach auf dieser alttestamentlichen Weisheitslehre beruht, wie Theophilus von Antiochien bald den Sohn, bald den hl. Geist als Weisheit Gottes bezeichnet, durch welche Vorstellung auch die ewige Zeugung des Sohnes und der ewige Ausgang des hl. Geistes vom Vater nicht von ein-

ander getrennt gedacht werde. Die Vorstellung von dem weder zeitlich noch logisch getrennt gedachten Hervorgehen des Sohnes und hl. Geistes vom Vater wird dann auch weiter bis auf Johannes von Damaskus verfolgt, De fide orth. I, 8: *ἅμα δὲ καὶ ἡ τοῦ Υἱοῦ ἐκ τοῦ Πατρὸς γέννησις καὶ ἡ τοῦ ἁγίου Πνεύματος ἐκπόρευσις.* — Diese orientalische Tradition, von deren Standpunkt die orientalischen Theologen sich gegen die augustinische Spekulation, die im Orient nie Eingang gefunden hat, ablehnend verhalten, führt der Verfasser in freundschaftlicher Auseinandersetzung mit dem von den altkatholischen Theologen auf den Bonner Konferenzen vertretenen Standpunkte aus.[1])

F. L.

Orthodoxe dogmatische Theologie. *Erster Teil. Von* N. MALINOWSKY, *Inspektor des geistlichen Seminars von Stawropol. Charkow 1895. VI und 352 S. 8⁰. (Russisch.)*

Der bis jetzt erschienene I. Teil dieses sehr guten Lehrbuchs der Dogmatik enthält nebst der Einleitung in die Dogmatik (S. 1—76) den I. Teil der speciellen Dogmatik, die Lehre von der Einheit, dem Wesen und den Eigenschaften Gottes (S. 77—195) und die Trinitätslehre (S. 196—352). Die Geschichte der Dogmatik (S. 50—75) behandelt neben der Geschichte der patristischen Theologie und der mittelalterlichen und neueren Theologie des orthodoxen Orients auch die Geschichte der abendländischen Theologie im Mittelalter und der neueren deutschen Theologie mit verhältnismässiger Ausführlichkeit und augenscheinlich auf Grund specieller Kenntnis derselben. Auch der altkatholischen Theologie ist eine Seite gewidmet. (S. 70. Dabei werden übrigens die Professoren Beyschlag und Nippold fälschlich unter die Altkatholiken gerechnet, und die verstorbenen hochverdienten altkatholischen Professoren Berchtold und Munzinger unter die

---

[1]) Bei dieser Gelegenheit sei auch auf den Aufsatz des Herrn Prof. Katansky über „die altkatholische Frage im orthodoxen Orient“ zurückverwiesen, den derselbe im gleichen Jahre 1893 im St. Petersburger „Kirchlichen Boten“ veröffentlichte, und worin er sich gleichfalls in sehr freundlichem Sinne mit dem Altkatholizismus beschäftigt. Ich habe davon im Jahrgang 1893 der „Internat. theol. Zeitschrift“, S. 501—505, einen Auszug gegeben, nach der mir damals allein zugänglichen griechischen Übersetzung in der „Anaplasis“.

Theologen.) — Die Ausführung der speciellen Dogmatik trägt, wie die neueren wissenschaftlichen dogmatischen Werke in der russischen theologischen Litteratur überhaupt, wesentlich den Charakter der positiven Dogmatik. Das positive Material für die biblische und traditionelle Begründung der Dogmen ist jeweils reichlich und zweckmässig ausgewählt und angemessen erklärt. Auch die Dogmengeschichte von der ältesten bis zur neuesten Zeit ist mit verhältnismässiger Ausführlichkeit und reichem Detail behandelt, so besonders zur Trinitätslehre. Sodann ist auch der philosophisch-spekulativen Entwicklung der dogmatischen Glaubenswahrheiten und der Verteidigung derselben gegen den modernen Unglauben so viel Raum gewidmet, als dies in einem Lehrbuch von solchem Umfang und solcher Anlage billig erwartet werden kann. Auch zu den einzelnen Fragen sind reichliche Litteraturangaben gegeben, natürlich, der Bestimmung des Buches entsprechend, meist aus der russischen theologischen Litteratur; es ist übrigens auch für den Ausländer sehr erwünscht, hier auf zahlreiche russische Specialarbeiten, nicht nur selbständig erschienene Schriften, sondern auch Artikel aus den theologischen Zeitschriften, hingewiesen zu werden. — Der sorgfältigen Ausführung des Einzelnen entspricht die wohlgeordnete und übersichtliche Anlage des Ganzen. — Auch die russische Kritik hat das Buch sehr beifällig aufgenommen und besonders auch als sehr geeignet bezeichnet (vgl. die Recension in Nr. 38 des „Kirchlichen Boten“), als Lehrbuch in den geistlichen Seminarien zu dienen, an Stelle des bisher meist gebrauchten „kleinen Makarius“, der sich doch nach verschiedenen Seiten als unzureichend erwies. — Ich schliesse mit dem Wunsche, dass bald ein mit gleicher Sorgfalt ausgearbeiteter 2. Band des trefflichen Lehrbuches erscheinen möge.

Prof. Dr. F. Lauchert.

W. Serebrenikow. **Die Lehre Lockes von den angeborenen Prinzipien des Erkennens und Handelns.** *Versuch einer Darstellung der Lehre Lockes auf Grund historisch-kritischer Untersuchung, und einer kritischen Prüfung derselben im Zusammenhang mit der christlichen Lehre vom Ebenbilde Gottes. St. Petersburg 1892. IX und 358 und II S. 8°. (Russisch.)*

Der Verfasser dieses gründlichen und interessanten Buches, Docent der Psychologie an der Geistlichen Akademie in St. Petersburg, wurde durch ein doppeltes Interesse zur Abfassung desselben veranlasst, ein philosophisches und ein theologisches, wie dies schon im Titel ausgedrückt ist. Die Lehre Lockes nach dieser Richtung genau und richtig darzustellen, ist für die Psychologie sehr wichtig, um so mehr, als dieselbe herkömmlicherweise gröblich missverstanden zu werden pflegt. Das Studium Lockes führte den Verfasser zu dem Resultat, dass es ein völliges Missverstehen seiner Philosophie ist, wenn man ihn einen Sensualisten nennt, dass seine Ansicht über die menschliche Seele vielmehr durchaus der Lehre des Christentums entspricht. (Vgl. die Dissertation von Dr. W. Küppers, „John Locke und die Scholastik.“)

Der I. Teil des Buches behandelt das Leben Lockes (S. 5 bis 46), die Geschichte des Essay concerning human understanding (S. 46—79), die Psychologie des Descartes (S. 80—139) und Hobbes (S. 139—188) und die Entdeckung des Gesetzes von der allgemeinen Schwere durch Newton (S. 188—197) und die auf Beeinflussung zurückgeführten Übereinstimmungen Lockes mit den Lehren dieser Männer. (Dagegen wird die seither durch Dr. Küppers ans Licht gestellte Übereinstimmung Lockes mit der Scholastik nicht berücksichtigt.) — Im II. Teil wird die Lehre Lockes im Zusammenhang nach seinen Werken dargestellt, und zwar Kap. 1 seine positive Lehre von den *angeborenen Fähigkeiten und Trieben der Seele* (S. 198—259), und Kap. 2 seine Polemik gegen die Lehre von angeborenen Prinzipien im Sinne von fertigen Ideen und Erkenntnissen (S. 260 bis 265). — Von besonderem theologischem Interesse ist der III. Teil, welcher die *christliche Lehre vom Ebenbilde Gottes* behandelt (S. 266—330), auf Grund der biblischen und der patristischen Lehre, ausführlicher und umfassender, als sie auch in grösseren dogmatischen Werken behandelt zu werden pflegt.

Es kam dem Verfasser, da er diese Darstellung zugleich als Grundlage für philosophische Untersuchungen giebt, auch besonders darauf an, das, was die Väter übereinstimmend als Zeugen der kirchlichen Tradition lehren, von ihren besonderen spekulativen Meinungen im einzelnen, in denen sie vielfach auseinandergehen, richtig zu unterscheiden; er stellt deshalb zuerst die Lehre der einzelnen Väter in chronologischer Folge mit wörtlichen Citaten dar und zieht nachher die Resultate über die gemeinsame Lehre und die mannigfach wechselnden Privatansichten im Detail. — Sodann folgt als letzter Abschnitt die Vergleichung der Lehre Lockes über die natürlichen Kräfte der Seele mit der christlichen Lehre vom Ebenbild Gottes im Menschen, welche zu dem Resultate führt, dass Locke in seinen Grundanschauungen mit der christlichen Lehre vollkommen übereinstimmt, und dass er an denjenigen einzelnen Stellen, wo er derselben zu widersprechen scheint, auch sich selbst und seinen Grundanschauungen widerspricht. — Aus dem Gesagten geht hervor, dass das vortreffliche Werk, das auch durch seinen schönen Druck einen sehr angenehmen Eindruck macht, mehrseitiges Interesse bietet, nicht nur für Freunde philosophischer Studien, sondern auch für Theologen.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Christliche Lektüre (*Christianskoje Tschtenie*), *76. Jahrgang, 1. Heft, Januar-Februar 1896.*

Diese von der Geistlichen Akademie von St. Petersburg herausgegebene vorzügliche Zeitschrift, die älteste theologische Zeitschrift Russlands, im Jahre 1821 begründet, konnte bei dem Eintritt in das neue Jahr die seltene Gedenkfeier ihres 75jährigen Bestehens begehen. Dieselbe hat während dieser ganzen Zeit eine sehr angesehene Stellung unter den russischen theologischen Zeitschriften behauptet und erfreut sich auch heute, unter der vortrefflichen Redaktion des Herrn Prof. *Lopuchin*, mit Recht desselben Ansehens, durch den Reichtum und wissenschaftlichen Wert ihres Inhaltes. (Vgl. auch den im Jahrgang 1894 unserer Revue, S. 450 ff., erschienenen Artikel von A. Popowitzky, La presse religieuse de Russie.) Aus Veranlassung dieses Jubiläums

behandelt der Redakteur, Prof. *Lopuchin*, in einem sehr interessanten Artikel des vorliegenden neuesten Heftes die Geschichte der Zeitschrift. Wir schliessen uns den Glückwünschen, welche der Redaktion der Zeitschrift aus Russland zugegangen sind, von Herzen an.

Aus dem reichen Inhalt des vorliegenden Heftes nennen wir neben dem obengenannten ersten Artikel und neben mehreren interessanten Artikeln zur russischen Kirchengeschichte die folgenden Artikel von allgemein theologischem Interesse: *A. Kirillow*, Die dogmatische Lehre von dem Sakrament der Eucharistie in den Werken des hl. Johannes Chrysostomus; *A. Rain*, Der hl. Johannes Chrysostomus und die theatralischen Schauspiele seiner Zeit; *A. Kirejew*, Über die Schwierigkeiten der Wiedervereinigung der christlichen Welt. (Englisch im letzten Heft unserer Revue, S. 101—107.) Endlich enthält das Heft auch in russischer Übersetzung den Vortrag des Herrn Bischofs Dr. *Herzog* über „die Nationalkirche". (S. das letzte Heft unserer Revue, S. 14—28.) F. L.

V. Librairie.

H. Archangelski: Problème, contenu et plan du système de morale de la religion chrétienne orthodoxe; Simbirsk, 1894, impr. Anouchine, in-8°, 322 p. (en russe).

L. Bonnet: Le N. T., avec introductions, analyses et notes exégétiques; 2e édition, revue et augmentée par A. Schrœder, pasteur; Lausanne, Bridel, 1895. — Ire livraison, contenant: 1° des introductions au N. T. en général, aux évangiles synoptiques et en particulier à l'évangile de Mathieu; et 2° les douze premiers chapitres de cet évangile. — Le premier volume, qui renfermera les évangiles synoptiques, sera publié en 4 livraisons à 3 fr. chacune.

The Rev. Canon W. R. Churton: The Privilege of non-communicating Attendance and the Duty of Frequent Communion; London, J. Masters and Co., 1896, broch.

W. K. Firminger: The Purity of the Apostolic Succession in the Church of England; Oxford and London, Parker and Son, 1895, broch., 1 Sh.

N. Green-Armytage, M. A.: The Pope and the People, or Comments on the Letter of Leo XIII to the English Nation; London, Simpkin, 1895, broch. 6 d.

L'archiprêtre Ivantzoff-Platonow, prof. à l'Université de Moscou: Des confessions de foi occidentales; Moscou, 1894, impr. Stoupine, in-8°, 168 p. (en russe).

M. Zadoc-Kahn, grand-rabbin de France: Sermons et Allocutions à la jeunesse israëlite; Paris, Durlacher, 1896, in-8°, 3 fr. 50.

M. M.: *Απαντησις εις την περι των χωριζουσων τας δυο Εκκλησιας διαφορων πατριαρχικην και συνοδικην εγκυκλιον της Εκκλησιας Κωνσταντινουπολεως; εν Κωνσταντινουπολει, Α. Ζελλιτς*, 1895.

Lord Bishop of Peterborough: The National Church; its Continuity in order, Doctrine and Autonomy; 1895.

M. Rodocanachi: Une Protectrice de la Réforme en Italie et en France, Renée de France, duchesse de Ferrare; Paris, Ollendorff, 1896.

M. l'évêque Nikanor Ruzitschisch: *Histoire de l'Eglise nationale serbe,* T. II, 1219-1346; Belgrade, impr. royale, 1895 (en russe). — Ce savant ouvrage, dû à notre éminent collaborateur, est une œuvre historique de grande valeur. Tous les faits concernant la vie religieuse et ecclésiastique des Serbes, ainsi que les mœurs, l'instruction, la civilisation, les relations de l'Eglise avec l'Etat et le peuple, sont exposés avec clarté, méthode et intérêt. Il serait à désirer que cet ouvrage fût traduit en allemand et en français.

M. le prof. Swetlow: De la signification de la croix dans l'œuvre du Christ, explication du dogme de la Rédemption; Kiew, 1893, impr. Kulgenko, 1 vol. in-8°, 445 p. (en russe).

M. l'évêque Théophane: Esquisse de la morale chrétienne; Moscou, 1891, impr. Eptimoff, in-8°, 510 p. (en russe).

M. l'évêque Théophane-l'Ermite († janv. 1894): Lettres à un habitant de St-Pétersbourg, à propos de la fondation d'une nouvelle religion; St-Pétersbourg, 1881, in-8°, 148 p. (en russe).

M. Noel Valois: La France et le grand schisme d'Occident; Paris, Alph. Picard, 1896, 2 vol. in-8°, 15 fr. — Nous publierons dans notre prochaine livraison une étude sur ce savant et intéressant ouvrage. En attendant, voici la table des matières: — Livre Ier: *Le schisme sous Charles V:*

Ch. I. L'origine du schisme; Ch. II. Le schisme en France; Ch. III. Le schisme en Italie, intervention du duc d'Anjou; Ch. IV. Le schisme en Savoie, en Ecosse, dans la péninsule Ibérique; influence du roi de France; Ch. V. Le schisme en Angleterre, en Flandre et en Allemagne; échecs de la propagande française; Ch. VI. Le schisme consommé. Derniers actes de Charles V. — Livre II: *Le schisme sous Charles VI jusqu'à la mort de Clément VII* (1394): Ch. I. Politique religieuse du nouveau gouvernement; Ch. II. Expédition de Louis Ier d'Anjou en Italie; Ch. III. Suite de l'intervention française en Italie; Ch. IV. Le pape d'Avignon reconnu en Espagne, en Orient et en Flandre; rôle du duc de Bourgogne; Ch. V. Fidélité d'une grande partie de l'Europe au pape de Rome; Ch. VI. Le schisme invétéré. Lassitude générale. Rupture de l'alliance entre la France et le pape d'Avignon. — Eclaircissements: I. Deux poèmes inédits du mois de mars 1381; II. L'adhésion de l'Aragon à Clément VII; III. Les papiers du cardinal Pierre Gérard; IV. Une ambassade allemande à Paris en 1381.

A. Viasigine: Pierre Damien et les réformes ecclésiastiques au XIe siècle (en russe); Charkow, impr. Silberberg, 1895, broch.